

AVANT-PROPOS : UNE ESQUISSE SUR LA PHILOSOPHIE
DE CIORAN

MARIUS DOBRE

Abstract. Cioran's work approaches a multitude of problems from the sphere of culture to the sphere of everyday life, so that an attempt of complete systematization is impossible. A thematic approach is, however, indicated, choosing those issues for which the thinker has shown greater preference and to which he has devoted more space in his books. Apart from aphoristic, fragmentary books, his essays are usually thematic. Thus, in this article are outlined Cioran's visions on skepticism, life, birth, death, suicide, history, utopia, Romania's destiny, writing, philosophy in general. In the presentation of these topics, the biographical factor and Cioran's personal experience were considered – both very important in the development of his thinking.

Keywords: literary philosophy, skepticism, the themes of Cioran's philosophy.

Emil Cioran s'inscrit, selon la manière de présenter ses idées, dans le courant d'une philosophie de l'essai littéraire, d'une philosophie non systématique (Nietzsche, par exemple, se situe dans le même paradigme), se manifestant comme un adepte convaincu d'une pensée qui rejette la forme du système. Il est l'homme du texte court, du fragment, de l'aphorisme. Il ne montre aucune inclination pour un domaine spécifique de la philosophie et prend la liberté d'aborder n'importe quel sujet grâce à sa riche culture et à sa passion frénétique autant que variée de la lecture. On l'a appelé moraliste à cause de sa vision critique de l'ordre de la vie humaine mais, pour la même raison, on l'a appelé sceptique aussi ; il a accepté parfois ce dernier qualificatif, bien qu'il ne se soit pas reconnu capable de s'élever à la hauteur d'un véritable sceptique, tout en se croyant un « sceptique incomplet ». Le scepticisme cioranien n'était pas radical, mais modéré, pas du tout déprimant, accompagné d'une subtile ironie agréable pour le lecteur. Il a rejeté aussi l'étiquette de philosophe, bien que ses grands thèmes de pensée relèvent de la philosophie.

Marius Dobre ✉

Institute de Philosophie et Psychologie « Constantin Rădulescu-Motru » de l'Académie Roumaine
e-mail: dmariusdobre@yahoo.com

L'œuvre de Cioran aborde d'un bout à l'autre une multitude de problèmes, qui participent de la sphère de la culture aussi bien que de la vie quotidienne, tellement variés qu'une tentative de systématisation complète reste impossible. Une *approche thématique* est cependant recommandée, en privilégiant les questions pour lesquelles le penseur a montré une plus grande préférence et auxquelles il a consacré plus d'espace dans ses livres. Hormis ses livres aphoristiques et fragmentaires, ses essais sont d'habitude orientés vers des thèmes précis. Et surtout, ses premiers livres (d'abord en Roumanie, ensuite en France) comportent des chapitres thématiques, ce qui nous conduit certainement à des domaines d'intérêt culturel, à ses préférences philosophiques. Aussi faut-il prendre en compte dans la présentation des idées cioraniennes le *facteur biographique*, qui a une importance particulière dans la manifestation des attitudes existentielles du penseur, mais surtout ses sentiments, ses expériences du moment. Bien que de nombreux exégètes aient tendance à faire une distinction entre l'œuvre de jeunesse de Cioran, de la période roumaine, et l'œuvre de maturité, appartenant à la période française, il refusera une telle division, au motif qu'il n'y a pas de différences entre ce qu'il pensait à vingt ans et ce qu'il pensait à soixante-dix, son œuvre étant un effort constant de répétition, un travail de vérification.

Les choix philosophiques de Cioran ont un point de départ, un moment inaugural, décisif pour tout ce que va suivre. Il s'agit d'une crise existentielle d'adolescence qui se manifeste par l'insomnie, marquée par des déambulations nocturnes, par des discussions avec des gens de la nuit ou d'innombrables lectures, une crise qui déclenche une sorte de révélation; l'insomnie équivaut à une « conscience ininterrompue », une conscience amplifiée, une conscience avec des pouvoirs inhabituels face à son fonctionnement normal, dont l'effet est l'acquisition de la lucidité : un état dans lequel on voit les choses telles qu'elles sont, et d'une manière pas du tout agréable. Par le sommeil, la vie est supportable, nous oublions les aspects désagréables, mais la « veillée sans fin » nous fait tout voir, en permanence. La lucidité devient l'éveil de la tromperie et de l'illusion, « le résultat du processus de rupture entre l'esprit et le monde ». La négation émerge, le refus de s'accorder avec l'ordre des choses dans la vie, une vie submergée par le mal et le manque de sens ; les premiers signes de scepticisme se font sentir, mais aussi une révolte toujours réprimée. Et tout cela, après avoir subi un traumatisme profond dans l'enfance, la rupture de son village natal, le ravissant Rășinari, d'une vie en communion avec la nature (il se souviendra toujours de Coasta Boacii, une colline qui domine le village) ; dans sa mémoire, son lieu de naissance restera emblématique de son enfance heureuse, la plus belle partie de sa vie, le reste étant un calvaire.

Les racines du scepticisme cioranien se trouvent donc dans cette crise existentielle. Malgré le charme de son écriture, malgré les « solutions » proposées (telle la futilité de la philosophie), et malgré les « sermons » passionnés contre la plupart des sujets auxquels il s'intéresse, Cioran reste un sceptique (bien qu'« incomplet ») par la grande majorité des attitudes qu'il exprime dans ses livres. C'est un sceptique qui met de la passion dans son doute, en devenant une sorte de

prédicateur de la négation ; par cela même, il est différent du véritable sceptique, qui se montre froid et logique. Le scepticisme devient désormais non seulement une « méthode », une grille d'interprétation, un télescope à travers lequel il voit la réalité, mais aussi un thème de réflexion. Il apparaît d'abord comme un affaiblissement de l'esprit, une diminution de l'effort que suppose la croyance aux vérités de notre monde. La négation devient supérieure à l'affirmation, elle apporte la clarification du fait que l'homme s'institue comme conscience séparée du monde, tandis que l'affirmation le réduit au rôle de simple spectateur dans le déroulement du monde ; avec la négation, l'esprit est enfin libre. Il y a ainsi deux types de sceptiques : l'un fanatique (tel le Pyrrhonien, par exemple), qui refuse l'adhésion et cultive l'incertitude à l'extrême en cherchant la suspension du jugement, mais qui est vaincu par la vie, rendant impossible l'abstention ; l'autre hérétique, « capricieux », qui cherche à son tour la suspension du jugement – mais son doute n'est pas permanent, et il s'en accommode ainsi. En fait, le scepticisme est rare en philosophie ou dans la culture en général, il n'est que le don de certains « damnés », bien que l'attitude sceptique soit préférable à la marche des idées accompagnée de croyances fanatiques ; les gens préfèrent les préjugés, les croyances fortes au nom desquelles ils versent le sang, plutôt que la liberté de douter, de se protéger contre des intolérances injustes. Au niveau collectif, le scepticisme se manifeste dans les moments crépusculaires de certaines civilisations (comme la civilisation romaine ou grecque), de certaines religions etc.

L'instrument de l'analyse une fois établi, suivons les thèmes majeurs de réflexion de la pensée cioranienne.

Premièrement, le problème de la vie. La procédure sceptique standard consiste à aborder une thèse (généralement optimiste) sur la vie (quelque chose du genre : « la vie est un don, une composition parfaite des éléments de l'univers pour le bien et le bonheur de l'homme ») ; la procédure sceptique-pyrrhonienne habituelle était de combattre, de nier la thèse, pour l'annuler ou obtenir une éventuelle suspension du jugement en acquérant une égalité évaluative. Afin de ne pas être en quelque sorte dérouterés par le style vif et réconfortant de Cioran ou par ses hésitations à se désigner comme sceptique lui-même, il faut comparer, par exemple, l'idée qu'un optimiste se fait habituellement sur la vie en général (l'illustration ci-dessus est toujours valable) et l'idée que Cioran a sur la vie. Ainsi, en réponse à l'idée optimiste, Cioran voit la vie comme un processus productif constant dans lequel certaines choses apparaissent, naissent et d'autres disparaissent, meurent ou certaines choses naissent pour détruire d'autres choses. Ce processus ne doit pas être confondu avec une sorte de créativité de la nature, c'est en fait un processus de production et de destruction, un devenir sans signification, sans but transcendant. Le processus est immanent et a un caractère « irrationnel ». Dans ce contexte, la réaction de l'homme face à l'irrationalité du devenir est particulièrement suggestive, l'homme étant celui qui en est négativement affecté : le manque de sens de la vie en général conduit notamment à la souffrance, à la douleur et à l'absence de perspective. Ainsi, la vie humaine n'est pas un don, mais une longue agonie ; comme tout ce qui

se situe sur le chemin du devenir, la vie est un intervalle entre la naissance et la disparition, d'où le sens tragique de l'existence. Et, comme dans le cas du scepticisme, tout le monde n'est pas destiné à vivre le drame de la vie : certains voient le monde et la vie comme quelque chose d'extérieur, comme des phénomènes, de simples objets physiques, d'autres vivent et souffrent avec le monde et la vie. Emil Cioran lui-même est un observateur impliqué, il vit la tragédie de la vie et il en souffre, selon ses déclarations dans les livres de jeunesse, quand il se manifeste dans ce qu'il écrit comme une personne impliquée.

Par conséquent, le moment qui nous jette dans la vie, la naissance, n'est pas un événement heureux, il représente le premier moment de la tragédie humaine et devrait être indésirable. « La non-naissance » est préférable à la vie et à la mort – écrira-t-il dans un livre consacré en grande partie à l'événement primordial de la vie humaine – car tout nouveau-né est « un malheureux de plus ». Ainsi, procréer, donner naissance à une autre vie représente un acte de grande irresponsabilité, un acte immoral par lequel on jette dans ce monde misérable un autre être ; la pitié, du moins, devrait empêcher les gens de devenir des « géniteurs ». Dans cette voie de contestation, il imagine même un état d'avant la naissance, une sorte de sommeil sans commencement, un état de non-manifestation préférable à l'existence, semblable à l'état édénique où le malheur n'existe pas.

Dans la perspective sceptique de la vie, la question de la mort prend également un nouveau visage. Cioran venait d'avoir 22 ans lorsqu'il se déclarait lui-même, non sans ressentir une sensation « étrange », spécialiste du problème de la mort. Jusqu'à la vieillesse, il aura la certitude que la mort est le grand problème de la philosophie, le « problème lui-même », la seule chose sûre au monde. Mais en tant que jeune homme aussi, il voit que la mort est une présence dans la vie, qu'elle fait partie de la vie, comme on l'a montré ci-dessus. La mort n'a pas la même signification comme en christianisme, elle n'est pas une transgression vers l'au-delà, vers un territoire transcendant ; elle en est partie prenante et c'est ainsi que le symbole de la mort dans la vie devient la chair, l'élément périssable par excellence de l'homme en tant qu'entité ontologique. La mort est partout dans l'univers vivant, le dessèchement d'une fleur, de même que la destruction d'un individu humain ou d'une civilisation entière en font partie. En relation avec le problème de la mort, il existe deux types de personnes : les gens ordinaires, en bonne santé et médiocres, qui voient la mort comme distincte de la vie, comme quelque chose de transcendant et inintelligible, et les gens qui ont le sentiment de la mort et la subissent pendant la vie, comme une présence proche et inquiétante. La prise de conscience de la présence de la mort dans la vie passe principalement par la maladie : la maladie est proche de la mort, soit par des formes d'affaiblissement organique de la vie, soit par des formes d'affaiblissement mental.

Dans ces conditions, le suicide est-il une solution ? Encore jeune, Cioran a vu le suicide comme un effet des tragédies intérieures, et non comme effet des événements extérieurs ; quelque chose se passe à l'intérieur, une sorte d'effondrement,

mais cela vient en réponse au manque de sens de la vie. Le suicide comme acte ultime et solution à tous les problèmes ne signifie rien, mais l'idée du suicide, juste l'idée elle-même, donne à l'homme une force extraordinaire face à la vie. L'idée du suicide apporte avec elle un pouvoir et une liberté absolus : l'homme sait qu'il peut finir à tout moment s'il le veut ; paradoxalement, cette idée aide à continuer la vie : quand on sait qu'on peut en finir à tout moment, on devient le maître absolu de sa vie. De telles pensées ont aidé Cioran, comme il l'a avoué : il était capable de supporter la vie et de se sentir libre.

La vie vécue par l'homme depuis le début jusqu'à aujourd'hui prend la forme de l'histoire et est soumise au même manque de sens que la vie en général sur Terre. L'histoire, le temps vécu par l'homme, était une autre préoccupation intense de Cioran. L'histoire n'est pas un développement global, avec un sens ascendant, une incarnation du progrès, comme le décrivent superficiellement les théories optimistes. Une conception tragique de l'histoire doit être formulée, car la simple réflexion sur l'histoire conduit à des conclusions manifestement pessimistes. Le moraliste se déclare consterné face à l'histoire : c'est « la négation de la morale », « la plus grande leçon de cynisme qu'on puisse concevoir ». L'histoire n'a pas de sens, c'est juste une série d'événements, une série de « catastrophes » qui se répètent en attendant la catastrophe finale, dans un monde où le diable est le maître. Vue de cette manière, l'histoire ne peut être qu'une sorte de punition et Cioran la relie à la chute de l'Éden biblique, c'est le résultat du péché originel, de « l'errance » initiale. L'homme est obligé de quitter ce monde statique, le « présent éternel » (correspondant dans la mythologie grecque au tableau hésiodique de l'âge d'or, quand les gens vivaient avec les dieux et ne connaissaient ni la souffrance, ni le labeur), après avoir convoité le don de la connaissance. Tombé dans l'histoire, le nouveau statut ontologique de l'homme n'est pas celui du privilégié de l'univers, mais du « transfuge de l'être », avec un sort pire que celui des plantes et des animaux, car il sait qu'il est mortel. Il est condamné à l'action (il crée des civilisations et croit au progrès), mais il subit en fait un déclin continu ; les civilisations naissent et meurent, elles ont le même sort que les éléments de la nature (Cioran discute beaucoup, à la manière spenglerienne, du déclin des grands empires qui ont donné naissance à des civilisations, comme l'empire romain, mais aussi du déclin des grandes cultures qui ont créé des civilisations, comme la culture française). L'issue de l'histoire est, pour Cioran, la posthistoire, une étape qui pourrait apparaître après un événement catastrophique de l'humanité, synonyme de la fin de l'histoire ; ce nouvel et dernier état inventé par le moraliste signifie un retour à ce qu'était l'homme avant l'« épopée folle » appelée *histoire*, un état sans événements, un état de non-action, tranquille, végétatif, sans avenir, un second paradis.

L'humanité, cependant, avait l'intuition que ce temps créé par elle appelé histoire est loin d'être parfait ; l'humanité a la nostalgie des temps paradisiaques, elle espère atteindre l'âge d'or, le temps intemporel, pour ainsi dire. Par conséquent, elle n'a jamais renoncé à la création d'un autre temps, avec l'intention de le faire

entrer dans ce temps, dans l'histoire ; la tentative de réconcilier le présent éternel avec l'histoire a donné naissance à l'utopie. Cette ambition vient à l'esprit de l'homme (de l'utopiste) à cause de l'existence historique matérialisée dans l'inégalité sociale et la misère. Ainsi, la reconstruction du paradis a été faite par l'homme surtout après l'idée égalitaire (reconstruction connue sous le nom de communisme), l'une des idées les plus chères à l'homme, encore plus chères que celle de la liberté. Le communisme comme utopie a été mis en pratique par la Russie, qui a « volé » cette idée à l'Occident ; bien qu'il ait eu comme point de départ l'injustice sociale, en fait, le communisme a triomphé en Russie notamment grâce à l'ambition de ce pays d'entrer dans la grande scène de l'histoire, de réaliser ses rêves de domination, de messianisme et d'universalisme. Cependant, l'application de l'idée communiste (surtout dans sa version russe, avec les désastres humanitaires qu'elle a engendrés) compromet l'idée d'utopie en général, qui fonctionne comme un « principe de régénération des institutions et des peuples ».

Et le grand coupable de tout ce que l'on vient de décrire est Dieu (bien que l'homme ait aussi son rôle important). Probablement pour cette raison, Cioran développe une passion pour le domaine religieux, qu'il trouve toutefois inapproprié : « La passion de l'absolu dans une âme sceptique ! Un sage greffé sur un lépreux ». Abordant l'idée de Dieu, par exemple, il élabore un nouveau type de théologie consistant en une mise en accusation de la création, mais aussi une évaluation du créateur en fonction de la qualité de sa création. La création de ce monde scandaleux ne serait pas le fruit d'un Dieu bon, du « Père » ; le vrai créateur est un démiurge maléfique, « instigateur des événements » (il faut imaginer que le bon Dieu, le Père, s'est mis à l'arrière-plan, en quelque sorte, de cette épopée). La plupart des considérations sur la religion sont faites par Cioran sur le christianisme, et de manière critique : par exemple, celui-ci est un moment d'involution par rapport au monde antique (étant monothéiste, il apporte un système de contraintes liées à un seul dieu, par opposition au polythéisme qui était plus libéral et qui offrait la possibilité de choisir le dieu en fonction des intérêts et des préférences) ; il introduit plus fortement qu'avant l'idée de péché – une malédiction, une condamnation métaphysique de l'homme par culpabilité ; l'intervention néfaste de l'apôtre Paul qui apportera quelques « traditions détestables » de l'Ancien Testament telles que l'intolérance, la brutalité, le provincialisme. Cependant, le christianisme est aujourd'hui à son crépuscule ; malade, dépassé, tolérant, il n'écrit plus l'histoire et ne s'impose plus agressivement, en versant du sang (comme toute religion forte l'exige, d'ailleurs). Cioran a aussi écrit à l'époque roumaine un livre sur les saints, une réévaluation des passions et des exaltations nées dans la foi, qui reflète l'intérêt de l'auteur pour les moments d'excès de la religion (le mysticisme) ; les saints sont des personnages qui vivent la volupté de souffrir avec une « folie à part », ils sont inutiles d'un point de vue pratique, car ils ne peuvent pas prendre en charge la souffrance des autres mortels, mais ils sont plus proches de la divinité que les théologiens et les prêtres. De telles positions ont provoqué des réactions dures de la part de ses contemporains,

mais Cioran était un personnage qui avait besoin de la proximité de la religion, du combat avec Dieu (il a dit sur Dieu que c'était en fait la seule solution satisfaisante trouvée par l'homme) ; Cioran était un personnage qui voulait croire, d'après ses notes de journal, mais ne le pouvait pas.

La Roumanie est une autre grande passion de jeunesse. Il écrit un livre et plusieurs articles avec des implications politiques de droite. Insatisfait de l'état historique et culturel de son pays, Cioran souhaitait un changement. Il montre que les choses n'allaient pas bien jusque-là : la culture roumaine est asservie aux grandes cultures européennes, c'est une petite culture sans prétention d'universalisme. L'histoire des Roumains est en réalité une sous-histoire, marquée par l'inaction et le fatalisme ancestral ; elle se définit par l'abandon face au destin, le renoncement aux solutions audacieuses et l'absence de foi dans la force etc. Ce sont l'histoire et la culture d'un peuple soumis aux temps difficiles qu'il a traversés, d'un peuple végétatif, incapable d'agir. À partir de ces constatations prend forme son projet utopique : il voulait une Roumanie qui dominerait culturellement et historiquement au moins sur les Balkans. Arrivé en France, Emil Cioran veut oublier cette obsession de ses origines, il la mentionne rarement, il pense même qu'il en est guéri. Avec le temps, cependant, il comprend qu'il est également le produit du scepticisme ancestral, de la philosophie du paysan roumain qu'il détestait autrefois, et se réconcilie avec son pays.

L'expérience sceptique est en elle-même traumatisante : elle implique en quelque sorte une lutte à l'intérieur du doute, une expérience intense des problèmes abordés. Peut-on osciller entre la vie et la mort et rester avec l'âme inchangée ? La thérapie de Cioran a été l'écriture, une thérapie qui s'est également transformée en un autre sujet de réflexion. Son écriture n'était pas une simple exposition des sentiments, des certaines pensées, mais un véritable salut par la confession. Ses expériences intenses, ses frustrations, ses pensées sombres, ses obsessions devaient être exprimées, présentées sur papier ; l'écriture devient une décharge, une libération, un soulagement, un exorcisme temporaire ; les problèmes exprimés sont à moitié surmontés. Il est allé jusqu'à dire que, s'il n'avait pas écrit, il se serait probablement suicidé : chaque livre était donc « un suicide différé ». Mais l'écriture ne lui servait pas seulement de thérapie, ses livres avaient un autre but aussi : il écrivait pour « réveiller » les autres, pour les bouleverser ; il devait communiquer ses maux et le lecteur devait prendre note qu'il y a des questions vitales qui méritent d'être examinées. Cet objectif a été apparemment atteint, mais pas nécessairement par les idées transmises (le scepticisme n'est pas du goût de tout le monde, comme Cioran lui-même nous a prévenus), mais par son style brillant, à en juger du moins par son succès littéraire dans la dernière partie de sa vie et particulièrement après sa mort (il a été nommé le plus grand styliste français du XXe siècle, peut-être à juste titre). Sa phrase élégante brille, son style est d'un raffinement particulier, mais Cioran est aussi populaire par l'accessibilité de l'expression, par sa manière d'exposition fragmentaire. Le lecteur n'est pas devant un texte long, ennuyeux peut-être parfois,

avec des démonstrations sans fin, mais devant un texte court qui habituellement épuise une idée. Considéré par de nombreux commentateurs comme le maître de l'aphorisme, il déclare lui-même que le fragment est sa manière naturelle de s'exprimer. Le fragment stylisé a été utilisé par Cioran dans ses deux périodes de création, la période roumaine et la période française, c'est-à-dire qu'il a écrit de la même manière dans la langue maternelle et dans la langue adoptive. Cependant, le passage au français fut une expérience rude et douloureuse (les exégètes ont trouvé des similitudes entre l'abandon de la langue roumaine et la séparation du village de son enfance), équivalente à une vie nouvelle ou à une réincarnation. Le passage au français a été difficile pourtant d'un autre point de vue, comme il en témoigne : alors que le roumain était plus libre, selon son tempérament, le français était une langue plus rigoureuse qui lui imposait des limites, le disciplinait, comparable à une « camisole de force ».

Bien qu'il aime philosopher, Emil Cioran rejette la philosophie ou au moins la philosophie comme vision systématique-rationnelle du monde. La philosophie est coupable de ne pas accorder l'importance méritée à la vie, au sentiment, même sous sa forme la plus dramatique, la souffrance ; domaine du rationnel, la philosophie est impersonnelle, elle est une retraite devant la vie, une évasion de l'existence par des explications, et l'explication de l'existence ne se fait que par la « prolifération des mots », en inventant des termes – mais l'existence reste la même, seule sa présentation diffère d'un philosophe à un autre. Du point de vue cioranien, on ne peut aboutir à des perspectives tragiques sur la vie, la mort, l'histoire, etc. que par une philosophie qui au préalable adopte l'expérience vécue comme « méthode » ; le facteur rationnel complète le tableau par l'attitude critique à l'égard du monde. Le philosophe n'est plus un esprit créateur, l'auteur d'un édifice rationnel concernant l'existence, mais un observateur, un critique de l'évolution maléfique de l'existence, un sage qui dénonce les prétentions optimistes d'interprétation du monde.

BIBLIOGRAPHIE

- Cioran, *Bréviaire des vaincus*, Paris, Gallimard, 1993 ;
Cioran, *Œuvres*, Paris, Éditions Gallimard, 1995 ;
Cioran, *Scrisori către cei de-acasă*, București, Humanitas, 1995 ;
Cioran, *Entretiens*, Paris, Éditions Gallimard, 1995 ;
Cioran, *Mon pays*, București, Humanitas, 1996 ;
Cioran, *Cahiers. 1957–1972*, Paris, Éditions Gallimard, 1997 ;
Cioran, *Solitude et destin*, Paris, Gallimard, 2004 ;
Cioran, *Exercices négatifs. En marge du „Précis de décomposition”*, Paris, Éditions Gallimard, 2005 ;
Cioran, *Transfiguration de la Roumanie*, Paris, L'Herne, 2009 ;
Cioran, *Lettres. 1961–1978, E.M. Cioran-A. Guerne*, Paris, L'Herne, 2011 ;
Cioran, *Bréviaire des vaincus II*, Paris, L'Herne, 2011 ;
Cioran, *De la France*, Paris, L'Herne, 2011.